

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi »

Appartenance ouvrière et migration de précarité

Nicolas Renahy

INTRODUCTION

La question de la mobilité géographique s'avère souvent piégée par un postulat très ethnocentrique : au sein d'une « société fluide » la mobilité serait aujourd'hui devenue une contrainte nécessaire à l'accès à l'emploi, mais aussi un garant « d'enrichissement », « d'épanouissement personnel », bref, une étape obligatoire mais formatrice pour la jeunesse dans le cadre de sa formation ou de son début de carrière professionnelle. Elle serait même devenue une nouvelle forme de capital social, d'emblée détenu par les catégories dominantes, et dont l'absence constituerait un « problème » pour les classes populaires. De tels postulats, importés de l'univers du management¹ et de politiques publiques étasuniennes visant à favoriser l'accès à la mobilité urbaine des individus « pauvres », conduisent à ne considérer les classes populaires qu'en termes d'« enclavement », d'« insularité » ou d'« immobilité forcée » – immobilité considérée comme « désastreuse² ». Ces questionnements autour des « manques » retraduisent des questions sociales en termes spatiaux³, et interdisent de fait de se donner la possibilité de comprendre le(s) sens que prend la mobilité géographique pour les populations les plus précaires. Nous souhaiterions au contraire ici contribuer à lutter contre une « tentation géographiste » souvent présente dans les analyses en termes de ségrégation sociale, en réaffirmant la primauté de la prise en compte de l'histoire et de l'évolution de groupes sociaux dans la compréhension de la réalité sociale présente.

1. Boltanski, Chiapello, 1999.

2. Voir notamment Donzelot, 2004 ; Kaufmann, 2002 ; Le Breton, 2005 ; Lévy, 2000. Pour une mise en perspective critique, voir Bacqué, Fol, 2007 ; Ripoll, Rivière, 2007.

3. Tissot, Poupeau, 2005.

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

Il ne s'agit pas de nier l'évidence de la moindre mobilité géographique des classes populaires, quand la socialisation au voyage est constitutive de la socialisation des élites⁴, mais de comprendre le sens que prennent mobilité et sédentarité selon le groupe social duquel on est originaire et/ou auquel on appartient, et le moment où on observe l'évolution de ce groupe. À rebours d'analyses surplombantes, nous proposons d'apporter un éclairage singulier et circonstancié sur la manière dont se pose la question du départ de son groupe résidentiel d'origine, quand celui-ci est fortement marqué par l'appartenance au groupe ouvrier. Le groupe ouvrier, « qui structurait et agrégeait autour de lui (et autour de ses acquis et de ses valeurs, de ses représentants syndicaux et politiques) les autres fractions des classes populaires⁵ », a subi de profonds bouleversements dans les années 1980 et 1990. L'éclatement des grandes unités de production et des collectifs de travail, la précarisation des statuts, la crise de représentation politique, mais aussi celle des modes de reproduction familiale, la relation aux autres membres des classes populaires... sont autant de phénomènes qui participent à la re prolétarianisation d'une fraction de la jeunesse ouvrière, pour laquelle le type de localisation ne constitue donc qu'un des éléments d'une évolution structurelle beaucoup plus générale.

L'itinéraire que nous allons retracer est celui de José Fernandes, un jeune Portugais dont le père est venu travailler à la fin des années 1960 dans un petit site industriel de Bourgogne⁶. Né en 1972, José raconte une enfance difficile et une adolescence en proie à la petite délinquante (vols à la tire, consommation et trafic de drogue), qui le poussent à « fuir » en Ardèche, puis à migrer régulièrement, en quête d'une stabilité qui lui échappe. Quand nous le rencontrons en 2006, il est revenu habiter à proximité de son village d'origine, et les deux entretiens successifs que nous réalisons sont pour lui l'occasion d'exprimer les motifs de ses instabilités professionnelles et géographiques, liés à ce qu'il y a vécu enfant. Travailler ainsi sur la migration oblige à prendre toute la mesure des caractéristiques du lieu de socialisation, ici un « petit » monde ouvrier longtemps tourné autour d'une mono-industrie. Le fait de se pencher sur ce village de six cents habitants, que nous appellerons Foulange et dans lequel a été réalisée une longue enquête ethnographique, présente par ailleurs l'avantage de donner à voir un groupe ouvrier « banal », peu représenté dans l'espace politique et médiatique, même s'il est numériquement très important, celui lié aux petites industries et à l'artisanat (voir encadré).

4. Wagner, 2007.

5. Beaud, Pialoux, 2003, p. 16.

6. Une première analyse de cette trajectoire a été précédemment publiée dans la revue *Mouvements*. Renahy, 2006.

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

La destructuration industrielle vue de la campagne

Contrairement aux représentations communes, le monde ouvrier est proportionnellement – aujourd’hui comme hier – souvent plus représenté dans beaucoup d’espaces à faible densité que dans les espaces urbains. D’après les catégories INSEE, les habitants des « pôles urbains » concentrent 60,5 % des actifs (INSEE, 2006). Mais si 74,3 % des cadres métropolitains y résident, ce n’est le cas que de 53,2 % des ouvriers. En réalité, plus on s’éloigne de ces pôles, plus la part des classes populaires est importante parmi la population résidente*. En prenant une échelle d’analyse plus fine, on peut ainsi comparer la Seine-Saint-Denis et la Haute-Saône (dont la préfecture, Vesoul, compte 16 400 habitants), respectivement peuplées de 726 400 et 107 700 actifs en 2006. La proportion d’ouvriers parmi ceux-ci est de 24,9 % dans le département de banlieue parisienne contre 33,7 % dans celui, rural, de l’est de la France, dont l’économie est maillée de longue date par de petites entreprises. Or, dans ces deux départements, la crise industrielle sévit depuis plusieurs décennies et a des conséquences évidentes sur la structure de l’emploi : les ouvriers représentaient 34 % des actifs de Seine-Saint-Denis, et 42,6 % de ceux de Haute-Saône en 1982 (sources : INSEE, recensements de la population).

C’est également dans l’est de la France, en Bourgogne, que nous avons réalisé une longue enquête dans un village industriel, afin d’étudier au plus près les modalités de la crise de reproduction ouvrière. À l’aide de la méthode ethnographique, mêlant entretiens et observation participante (en usine, au football, dans les familles ou auprès de groupes de pairs), nous avons pu mesurer le bouleversement des logiques d’appartenance au groupe ouvrier intervenu au cours des décennies 1980 et 1990**. Nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage pour une description du village plus complète que celle proposée dans ces lignes.

* Mischi, Renahy, 2008.

** Renahy, 2010.

L’USINE AU VILLAGE : « TU N’PEUX PAS ÉVOLUER DANS UN MONDE COMME ÇA ! »

Éloigné d’une cinquantaine de kilomètres des grands centres urbains de la région, le village de Foulange est situé dans une région marquée par l’exode agricole, le vieillissement de la population et la seule pérennité de certaines activités (bâtiment et tourisme rural surtout), et a atteint un maximum de 950 habitants en 1975. Alors qu’une mono-industrie de cuisinières avait sédentarisé des générations d’ouvriers-paysans depuis plus d’un siècle, n’ayant de cesse d’attirer vers le salariat des populations rurales (issues des alentours comme de l’immigration italienne, polonaise, maghrébine ou portugaise), la logique de « protectorat paternaliste » fut abandonnée dans les années 1970 par la vente de l’usine

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi »

familiale à un grand groupe, groupe qui ferma le site en 1981. Malgré une lente reprise de l'industrie *via* la création de deux petites PME, les décennies 1980 et 1990 furent celles d'une profonde crise sociale pour la population villageoise (qui perd alors un tiers de ses habitants), et notamment pour sa jeunesse dont l'avenir se rétrécissait brutalement, et dont une fraction a pu entrer en délinquance. Le relatif renouveau du marché du travail local n'efface pas la dégradation des relations sociales, les destructions familiales entraînées par le chômage massif du début des années 1980 et la précarisation salariale qui a suivi⁷. C'est aussi que de nombreux jeunes parmi les sédentaires ont tourné le dos à l'industrie métallurgique : le marché de l'emploi local ne paraît pas à présent les attirer plus que la masse des jeunes postulant à un emploi fixe dans l'ensemble de la région⁸ ; le lien entre industrie et territoire est devenu ténu. Cette réalité contemporaine tranche singulièrement avec la situation rencontrée par les générations antérieures. Le témoignage de José va nous éclairer sur les raisons de cette rupture entre générations ouvrières, qui se manifesta, notamment pour lui, par une entrée précoce dans la petite délinquance.

Plus ou moins déscolarisé dès l'âge de 14 ans, sans diplôme, en conflit ouvert avec ses parents dont il fuit régulièrement le domicile, enchaînant périodes de travaux non qualifiés (dans le bâtiment ou la petite industrie) et d'inactivité, José « part en vrille », selon ses propres termes : petits vols, *deal*, conduite sans permis... L'intérêt de cet itinéraire réside dans la manière dont José est arrivé, à 34 ans, à prendre de la distance avec ce passé. Et il exprime dès lors avec force et acuité la dureté de son enfance (en famille, au village, à l'école) et les origines de sa petite délinquance, qui fut celle d'une partie parmi la plus prolétarisée de la jeunesse du village et de ses environs au début des années 1990.

« Mon père travaillait à l'usine à Foulange. Tous les gens, pratiquement tous les gens de Foulange travaillaient là-bas, quoi. Déjà, il y avait beaucoup d'immigrés, entre les Turcs, les Portugais... Moi, mes parents, s'ils sont arrivés ici, c'était pas pour rien. C'était parce que l'usine recher-

À rebours d'analyses surplombantes, nous proposons d'apporter un éclairage singulier et circonstancié sur la manière dont se pose la question du départ de son groupe résidentiel d'origine, quand celui-ci est fortement marqué par l'appartenance au groupe ouvrier.

7. Ce point central est développé dans Beaud, Pialoux, 2003.

8. En 2002, les salariés de l'industrie du village étaient au nombre de 200, un tiers résidant à Foulange, un tiers dans un rayon de moins de 10 km, un tiers au-delà (jusqu'à 60 km). Par comparaison, l'industrie locale embauchait 350 personnes en 1972, dont les deux tiers habitaient Foulange.

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

chait du monde, et ils recherchaient de la main-d'œuvre étrangère, pas des Français, hein ? Parce que c'était de la main-d'œuvre pas chère, et en usine, c'est du rendement qu'ils demandent, c'est pas des grèves, où que les gens se plaignent... Et c'est vrai que... Ben mon père, il était trop honnête, il s'est trop laissé faire, il s'est trop... Je pense que c'est des personnes qui faisaient ce qu'on leur demandait de faire, justement sans ouvrir leur gueule. Qui acceptaient de se niquer les poumons en acceptant de faire de la peinture émail... À l'entendre pendant des mois tousser, cracher tout ce qu'il pouvait de ses poumons. Il a attendu d'être vraiment esquinaté pour aller voir un médecin, parce qu'il était obligé, parce qu'il arrivait pas à dormir, il ne respirait plus. Et là, on lui a dit : "Ben écoutez, vous arrêtez, sinon ça ne pourra plus durer." Et là, il n'avait aucun choix que de s'arrêter, et en plus sous pression de ma mère. C'était plus que du courage, quoi, c'était plus que du courage [gros soupir ému]...

[...]

- T'as bossé à un moment ou à un autre dans l'usine où ton père avait bossé ?

- Non, jamais ! Ça, c'était une promesse que je m'étais faite. Ça, je peux pas. C'est trop grand, il y a trop de gens, trop de mauvaises... Tu ne peux pas évoluer dans un monde comme ça. »

« Un monde comme ça » : c'est tout l'univers villageois des ragots, de la distance des « autochtones » avec les « étrangers⁹ », d'une micro-société ouvrière dont les formes de sociabilité se délitent dans les années 1980, mais aussi la violence symbolique de l'appartenance à l'usine ressentie *via* la soumission d'un père à la hiérarchie, perçue comme aveugle, dont José cherche à se distancier. Jusqu'aux années 1970, l'ordre social villageois est en effet organisé autour de l'ancienneté de la résidence des familles en même temps que de la fonction occupée par leurs membres à l'usine.

« LA MARMAILLE ». IMMIGRANTS PORTUGAIS DANS UN VILLAGE OUVRIER

Comme au Creusot des Schneider ou à Clermont-Ferrand des Michelin, mais à une échelle moindre, des cités ouvrières ont été construites par le patronat local dans l'entre-deux-guerres, cités qui matérialisent la hiérarchie usinière dans l'habitat villageois (de vieilles bâtisses ou un préfabriqué pour le logement des immigrés célibataires, l'accès aux cités pour les familles, la « cité des chefs »...). En même temps, autour du club

9. « Que ce soit avec nous, Portugais, ou avec tous ceux qui n'étaient pas du village. »

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

de football, du syndicat CGT, du corps des sapeurs-pompiers volontaires, de la pratique de la chasse, par exemple, de nombreux collectifs structuraient l'appartenance à ce monde d'ouvriers ruraux. Mais ces collectifs (qui se sont partiellement délités à partir des années 1980 de crise de l'emploi), s'ils montrent la force collective du groupe résidentiel structuré par l'appartenance ouvrière, en montrent aussi indirectement ses inégalités internes. Si, pour José, c'est *a posteriori* un univers « où l'on ne peut pas évoluer », c'est qu'il a très mal vécu le fait que sa famille se situe tout en bas de la hiérarchie sociale locale. Son père, venu du Portugal travailler à l'usine en 1968 avec sa fille aînée de 14 ans, appartient à la dernière vague massive d'immigration de travail à Foulange¹⁰. En 1974, il quitte le préfabriqué des célibataires et est installé dans une cité après avoir fait venir du Portugal sa femme et ses six autres enfants, la dernière-née étant encore nourrisson. José, second garçon et avant-dernier de la fratrie, a alors 3 ans. La famille Fernandes fréquente en cité les autres familles portugaises, du fait de la proximité de leur situation : père manœuvre à l'usine locale, mère au foyer, fratries d'enfants jeunes et nombreuses, migration récente qui induit une mauvaise connaissance de la langue française et le maintien de l'usage du portugais. Sans compter que certaines sont liées par une même origine familiale.

« Les R. ils sont cousins avec les G. Et mes parents, ils étaient souvent avec eux. Les repas, tout ça, ils traînaient tout le temps ensemble. On habitait les uns à côté des autres, les gamins, on était tous à peu près du même âge, il y avait une sacrée marmaille ! Parce que R., ils étaient six enfants, nous on était sept, M. ils étaient cinq ou six aussi. Je te dis pas la marmaille qu'il y avait là-bas !

– Les R. et les G. sont arrivés ensemble, alors ?

– Oui.

– Et tes parents, non ?

– Non. Non, les Portugais avec qui ils ont fait connaissance, c'est ceux qui habitaient là et qui travaillaient à l'usine. Les trois quarts ne savaient pas parler français, donc ils parlaient entre eux. Et de toute façon, ils ont toujours été, faut l'avouer... ils étaient pas franchement bien vus des autres. »

Cette proximité distingue donc les Portugais au sein des autres familles ouvrières. Mais José a aussi gardé un souvenir très vif des iné-

¹⁰. Au recensement de 1975, les étrangers représentent 18 % de la population communale (Portugais : 13 % à eux seuls) et 22 % de la population active (15 % est portugaise).

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

galités internes aux immigrants, quand bien même issus de la même nationalité. Du fait de la précarité des conditions de vie, toute distinction ou amélioration du quotidien apparaît très visible, et devient source de conflits. Lorsque la construction des pavillons individuels de l'Office public des habitations à loyers modérés – OPHLM qui dans les années 1970 prend en quelque sorte la suite du patronat en matière de logement des salariés de l'usine – dans la zone pavillonnaire du village est achevée, la famille Fernandes bénéficie de l'attribution d'un F5. Un « luxe » pour José, mais un luxe source de jalousies.

« Ils tenaient les gens comme ça, ils les ont logés... C'est vrai qu'à ce niveau-là, mon père, je sais pas comment il a fait, mais il s'est bien débrouillé. On a eu une des plus grandes maisons, c'était la plus grande maison du lotissement – mais bon, on était sept [enfants], quand même ! Je me rappelle qu'un jour il y a eu le déménagement, il y a eu un tracteur avec une remorque qui est venu, on a mis les meubles dessus, on est arrivé au lotissement c'était tout neuf, tout beau, ça changeait... Là où on était avant, on n'avait pas d'eau chaude, on se lavait dans des bassines. On arrive là-bas, il y avait une baignoire, on avait chacun notre chambre pratiquement, on était deux par chambre. C'était le luxe, quoi ! On avait une grande salle à manger, un sous-sol énorme...

[...] Après par rapport aux autres qui étaient restés en cité, forcément entre toutes les personnes, il y a eu de la jalousie... Nous, on l'a senti dans les relations qu'on avait avec les enfants des autres familles. C'est là où on ressentait qu'entre les parents, c'était pas l'égalité, quoi. Et en plus, il y avait de la bagarre, quoi. Moi, je pense que les étrangers, ils étaient mauvais entre eux vis-à-vis de ça. Il y avait de la dénonciation, personne n'avait droit à l'erreur. »

Quand José grandit, ses relations deviennent plus électives, moins dépendantes de la sociabilité portugaise qu'entretiennent ses parents, mais tout autant des trajectoires sociales. En fin de cycle d'école primaire, celle de José commence à se dessiner, il fréquente d'autres garçons qui connaissent comme lui une scolarité difficile. L'anecdote des jeux dans l'usine indique comment la sociabilité enfantine le conduit petit à petit à franchir un certain nombre d'interdits.

« Le dimanche, on passait le mur de l'usine et on allait là-bas jouer avec les Fenwick et tout... C'était notre terrain de jeu, quoi.

– Et l'usine comme terrain de jeu, c'est quoi qui t'intéressait ? Le côté interdit, le fait que ton père y bossait ?

– Ben moi, je connaissais un peu l'usine, parce que mon père récupérait tout ce qui était palettes pour faire du bois de chauffage. Donc sou-

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi »

vent, à la sortie de l'école, j'allais le rejoindre là-bas avec la remorque, et j'allais à l'intérieur de l'usine pour charger des palettes et des trucs comme ça. Donc tu vois, quand t'es gamin, que tu vois ça, ça te fait une aire de jeu énorme. Tout ce qui est Fenwick et tout, c'était super facile à conduire... Heureusement qu'il n'y a jamais eu d'accident ! Il y aurait pu en avoir. On faisait toute l'usine. C'était des trucs de gamins, on ne touchait pas aux machines, on piquait des trucs à la con : des papiers qui passaient pour des billets, des boules d'émail pour jouer à la pétanque... Le pire, ça a été de vider l'extincteur ! »

Ces « bêtises » sont le pendant d'une ambiance familiale pesante. Les difficultés matérielles rencontrées, le souci d'arriver à s'en sortir conduisent le père de José à développer une morale du travail intransigeante, qu'il impose à ses enfants : quête d'argent perpétuelle, de récupération, de bricole... Les enfants sont largement mis à contribution.

LA « HAINE » DU PÈRE OS¹¹, MOTEUR D'UNE QUÊTE D'INDÉPENDANCE EFFRÉNÉE

Dans l'extrait d'entretien qui suit, José évoque à mots couverts la violence des rapports familiaux, les exigences paternelles en termes d'ardeur au travail et d'engagement précoce dans la vie professionnelle. Le souvenir des vendanges est particulièrement illustratif des ressorts moraux mobilisés par les parents de José, ainsi que du décalage qu'éprouve l'enfant précocement sollicité pour « donner un coup de main », mais qui fréquente à l'école d'autres jeunes gens. Chaque mois de septembre, les week-ends sont occupés aux vendanges, dès l'âge de 10 ans.

« Sans compter les vendanges ! Dès qu'on a pu tenir un sécateur dans les mains ! On ne coupait pas, mais mon père et ma sœur la plus âgée coupaient, et pour avoir quatre salaires, ils nous prenaient avec eux et faisaient chacun deux rangées. Et c'était pas les derniers, hein ? Même en étant gamin, chez Fernandes il ne fallait pas être le dernier dans les rangs ! Il fallait être dans les cinq premiers, sinon tu te faisais botter le cul. Ah ! C'était... [ému] D'en parler, c'est... On en a chié, quoi ! Combien de fois je l'ai haï, presque à vouloir le tuer ! Et que ça soit moi, ou mes frères et sœurs... Je suis sûr qu'on est tous passé par là. On a une haine envers nos parents, on aura du mal à leur pardonner... Enfin moi je sais que je ne pourrai jamais. Je vis avec. Même si des fois je me dis : "Quand même, la vie n'était pas facile, sept gamins tout ça"... Mais il y avait des façons de faire... Mais bon c'était leur vie, au Portugal, ça se passait

11. Ouvrier spécialisé.

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

comme ça. [...] Arrivés en France, eux, ils n'en avaient rien à foutre que c'était la France. La vie, c'était la même. Tout le monde au boulot. Et bon pour mes parents, ne pas travailler, c'est une honte, quoi. Donc pas de ça chez eux. Soit tu bosses, soit tu t'en vas. Dès 13-14 ans, tu bosses, quoi. Et l'école, ils n'ont jamais trouvé ça très... Ils nous ont jamais poussés parce qu'ils n'ont jamais connu ça. Et puis de toute façon ça ne rapporte rien, donc... »

Dans ce contexte familial, le temps scolaire était réinterprété par l'enfant comme le temps des copains. Loin de la pression parentale, « les années collège, c'était plus de la plaisanterie ! ». Chahut, école buissonnière, fréquentation du PMU : « Personne ne nous tenait de toute façon. » Redoublement de la classe de 6^e, « classe poubelle » en 5^e puis classe pré-professionnelle de niveau (CPPN), passage éclair en centre de formation d'apprentis (CFA) puis apprentissage de 14 à 19 ans chez un artisan du bâtiment dans les environs de Foulange (échec au CAP à la clé). Au final, José ne décrochera aucun diplôme, tout en ayant tenté, au gré de ses rencontres, des apprentissages en carrosserie (CPPN), viticulture, puis peinture (CFA) : « Pendant très longtemps, je n'ai jamais su ce que je voulais faire. J'allais où j'avais des potes, où je me sentirais pas seul. » Au village, José sort dès que possible de chez lui pour retrouver les copains, se taquiner, chercher à s'amuser ou rêver à plusieurs.

Fuyant son univers familial, fréquentant assidûment un groupe de pairs qui s'ouvre progressivement à de nouvelles relations, José se socialise à une marginalité où l'amusement joue un rôle central pour faire face à la perte de sens de l'univers social dont il hérite.

« La période 13-16 ans, on était au village, on se demandait ce qu'on foutait là, quoi. Il n'y avait rien à faire, t'avais pas le permis : c'est ça qui bloquait et qui nous a poussés à faire un peu n'importe quoi. Parce qu'au début, pour aller chez mon patron, c'était à vélo ! Je me rappelle, je les ai faits deux hivers, quand même, les huit kilomètres. Partir le matin en vélo, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il gèle, tu te fais ta journée de boulot, qu'était pas petite ! Revenir le soir... C'est des trucs de dingue ! Tu pleures, le matin ! Quand tu sais que ton père, il peut t'emmener, que sa voiture reste au garage, c'est ça qui te fait pleurer. Tu montes sur le vélo, mais des fois t'as envie de le brûler le vélo ! C'est comme ça que t'attrapes de la haine, quoi. C'est pour ça que j'ai vite acheté une moto. Au début j'étais parti pour acheter une 125 [cm³]. On est allé en ville avec mon patron, je ne trouvais pas de 125, j'ai acheté une 400. À 16 ans, j'ai roulé pendant six mois avec ça, après une 1000. »

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi »

UN ADOLESCENT QUI « PART EN VRILLE »

L'accès à la mobilité se fait en bande : « Il y en avait deux qui avaient acheté des voitures, et moi et un autre gars, des motos. Donc on était quatre à rouler sans permis dans le village. » C'est alors la découverte des villes des environs, des boîtes de nuit, mais aussi des autres bandes de la région. Il y a également les aînés en galère, fils d'ouvriers du village qui ont tenté leur chance ailleurs avant de revenir chez leurs parents.

« Quand il y a certaines personnes de Foulange qui n'étaient plus là, qui sont revenues, qui avaient presque dix ans de plus que nous, qui avaient déjà magouillé dans des grandes villes tout ça, qui nous ont montré deux-trois plans, ben tout de suite, ça entraîne, quoi. Et Sylvain et son frère Max [alors comparses de José], il suffit qu'ils aient deux-trois verres, mais tu leur fais faire n'importe quoi, hein ? C'est des cramés ! Ils ont le sang chaud... Max, tu passes ton temps à le contenir. De toute façon, à chaque fois qu'on sortait, ça partait en bagarre. Et de fil en aiguille, un petit peu, un petit peu plus... Et voilà, quoi. »

Fuyant son univers familial, fréquentant assidûment un groupe de pairs qui s'ouvre progressivement à de nouvelles relations, José se socialise à une marginalité où l'amusement joue un rôle central pour faire face à la perte de sens de l'univers social dont il hérite. Les normes régulatrices évoluent imperceptiblement, la frontière entre jeu et vol s'amenuise tant le groupe de pairs tend à devenir référent unique¹². José apprend ainsi comment dérober des portefeuilles en boîte de nuit, commence à revendre du cannabis. La spirale délinquante paraît enclenchée. Toujours passionné de moto, mais toujours sans permis de conduire, il a un accident à 19 ans. Une fracture tibia-péroné l'oblige à avoir la jambe plâtrée pendant de longs mois, pendant lesquels plusieurs de ses connaissances finissent par avoir affaire aux services de gendarmerie pour avoir cambriolé le patron de José pour les uns, la supérette de Foulange pour d'autres. « Je crois que ce qui m'a beaucoup sauvé, c'est d'avoir eu la jambe dans le plâtre », confie-t-il ainsi aujourd'hui. Mais José continue la revente de cannabis, et un an plus tard, tandis que sa jeune sœur fréquente un « gros dealer » d'un bourg voisin, quatre gendarmes préviennent José qu'ils « s'occuperont de son cas » s'il ne « change pas de département ». « J'ai prévenu tout le monde que ça craignait, et je suis parti en Lozère, chez ma grande sœur. » Quand les arrestations sont effectuées (son beau-frère fera quatre ans de prison), José est déjà parti pour tenter de changer de vie.

12. Voir à propos des *dealers* portoricains d'East Harlem, Bourgois, 1995, p. 231 : « Quand on leur demandait comment ils avaient atterri dans la rue, la plupart des *dealers* faisaient porter la faute sur leur groupe de pairs. »

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont,
ils viennent avec toi »

UNE MIGRATION DE PRÉCARITÉ

C'est toujours à travers la logique de bande que José découvre le sud de la France. Partis à quatre à Nice voir le frère de l'un d'entre eux, les copains festoient et font un détour par la Lozère où vit la sœur aînée de José : « On n'avait plus de thune pour rentrer, donc on avait fait un détour pour taxer un peu de thune à ma sœur. Du coup, on avait passé la journée là-bas, ça m'a fait connaître, je trouvais ça joli, la montagne et tout ça. » Si bien que lorsque quelque temps plus tard les gendarmes menacent de « s'occuper de son cas », il retourne en Lozère où il est accueilli chez sa sœur. Où aurait-il pu aller sinon ? Deux autres sœurs, jumelles, étaient parties ensemble à Grenoble après avoir obtenu leur majorité à 16 ans. Mais les tours des cités urbaines où elles logent, « c'est pas le genre d'endroit où j'aurais aimé vivre », dit-il.

« J'atterris chez ma sœur. Pendant un an, vu que je n'avais pas de thune, que je ne trouvais pas de boulot, je passais mon temps devant la télé, quoi. Et j'arrivais pas à trouver du boulot. Et puis bon, les gens étaient assez froids. Pour rencontrer du monde, c'est pas évident. Et après, au bout d'un an, j'ai commencé à bosser, et voilà [...]. Il y a des Lozériens, que tu ne rencontres pas beaucoup parce qu'ils ne supportent pas les gens de l'extérieur, mais sinon tous les gens que j'ai rencontrés là-bas, ils viennent de Paris, etc. Ils sont venus là se mettre au vert, pour changer de vie, quoi [...]. Il y a eu des moments où je suis revenu, c'est des moments où ça me manquait. Mais une fois que j'étais là, je me rendais compte que c'était pas ma place. Donc je repartais... Et ainsi de suite, quoi. »

Les trois sœurs [...] ont elles aussi voulu échapper à cette destinée en partant précocement du foyer et de l'espace local avec un compagnon, quitte à demander leur émancipation dès 16 ans, comme l'ont fait les jumelles. Mais le fait de « bouger » ne garantit pas en soi une ouverture du champ des possibles.

Sur un chantier, José rencontre Charlotte, une jeune fille en stage pour son CAP de menuiserie. Après une première aventure ensemble, ils se perdent de vue lorsque, son stage fini, Charlotte retourne chez ses parents, enseignants dans la Drôme. Elle retrouve José au bout d'un an, l'entraîne avec elle chez ses parents. Elle passe une formation afin de pouvoir s'installer en indépendante, et ils travaillent ensemble pendant quatre ans. C'est la longue maladie d'une sœur de José qui les fait se rapprocher de Foulange. En 2005, ils achètent une vieille maison à une vingtaine de kilomètres. Mais le départ de la Drôme a eu raison de leur entreprise, Charlotte a arrêté de travailler et c'est José qui se met à son compte.

Peu de temps après nos entretiens, José et Charlotte se séparent. Ils revendent leur maison et elle retourne dans la Drôme. José loue depuis

« Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi »

un appartement dans un petit village, à quatre kilomètres de chez ses parents. Il possède toujours sa petite entreprise de « rénovation intérieure », mais son activité se résume à poser du Placoplâtre en sous-traitance. Fin 2009, un informateur me dit de lui qu'il « galère » toujours...

Quel regard porte José sur ses années de « jeunesse » ? Quels ont été les ressorts qui l'ont conduit à vouloir à plusieurs reprises « changer de vie » ? Si c'est un événement singulier (le démantèlement d'un réseau de *deal*) qui l'a amené à quitter dans un premier temps sa région d'origine, sa révolte adolescente puisait dans son incapacité à adopter un ethos du travail que lui imposait un père qui se « laissait trop faire ». Comme José, de nombreux fils d'ouvriers ont ainsi refusé, au moins un temps et tout en restant au village, l'usine comme seul destin social¹³. Les trois sœurs que José évoque en entretien ont elles aussi voulu échapper à cette destinée en partant précocement du foyer et de l'espace local avec un compagnon, quitte à demander leur émancipation dès 16 ans, comme l'ont fait les jumelles. Mais le fait de « bouger » ne garantit pas en soi une ouverture du champ des possibles. La période durant laquelle il découvre, avec Charlotte, un univers culturel dissonant du sien, n'a pas suffi pas à lui donner les clés d'entrée dans un milieu où il aurait pu « évoluer », à effacer les schèmes de sa socialisation enfantine et les pratiques déviantes adoptées dans l'adolescence.

« Et puis de toute façon, que ce soit ici ou ailleurs, on croit changer sa vie parce qu'on change d'endroit. Mais au bout d'un certain temps, tu retrouves les mêmes problèmes. Les problèmes, ils restent pas où ils sont, ils viennent avec toi. Ici ou ailleurs, c'est pareil, quoi [silence]. »

13. Renahy, 2005. C'est cette même logique structurelle de rupture entre générations ouvrières que l'on trouve chez les jeunes de Montbéliard qui espèrent « s'en sortir » par l'école, voir Beaud, 2002.

■ BIBLIOGRAPHIE

- BACQUÉ M.-H., FOL S.**, « L'inégalité face à la mobilité : du constat à l'injonction », *Revue suisse de sociologie*, n° 1, vol. XXXIII, 2007, pp. 89-104.
- BEAUD S.**, *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, 2002 (rééd. 2003, coll. « Poche/sciences humaines et sociales »).
- BEAUD S., PIALOUX M.**, *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Fayard, Paris, 2003.
- BOLTANSKI L., CHIAPELLO È.**, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, coll. « NRF essais », Paris, 1999.
- BOURGOIS P.**, *En quête de respect. Le crack à New York*, Le Seuil, coll. « Liber », Paris, 1995.
- DONZELOT J.**, « La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification », *Esprit*, n°s 3-4, mars 2004, pp. 14-39.
- KAUFMANN V.**, *Rethinking Mobility. Contemporary Sociology*, Ashgate, Burlington (États-Unis), 2002.
- LE BRETON D.**, *Bouger pour s'en sortir. Mobilité quotidienne et intégration sociale*, Armand Colin, coll. « Sociétales », Paris, 2005.
- LÉVY J.**, « Les nouveaux espaces de la mobilité », in **BONNET M., DESJEUX D. (dir.)**, *Les territoires de la mobilité*, Presses universitaires de France, Paris, 2000, pp. 155-170.
- MISCHI J., RENAHY N.**, « Pour une sociologie politique des mondes ruraux », *Politix*, n° 83, 2008, pp. 9-21.
- RIPOLL F., RIVIÈRE J.**, « La ville dense comme seul espace légitime ? Analyse critique d'un discours dominant sur le vote et l'urbain », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 102, 2007, pp. 121-130.
- RENAHY N.**, « "C'est comme ça que t'attrapes la haine." Un fils d'ouvrier rural témoigne de ses années de petite délinquance », *Mouvements*, n° 44, mars-avril 2006, pp. 108-114.
- RENAHY N.**, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, Paris, 2005 (rééd. 2010, coll. « Poche/Sciences humaines et sociales »).
- TISSOT S., POUPEAU F.**, « La spatialisation des problèmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 159, 2005, pp. 5-9.
- WAGNER A.-C.**, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 170, 2007, pp. 58-65.

Pour en savoir plus

Bibliographie

BEAUD S., « La gauche et les classes sociales : de l'éclipse au renouveau », *Mouvements*, n° 50, juillet-août 2007, pp. 66-78.

BERTHOD-WURMSER M., FABRE D., OLLIVIER R., RAYMOND M., VILLERS S., « Pauvreté, précarité, solidarité en milieu rural », rapport IGAS/CGAAER, ministère de l'Alimentation, de l'Agriculture et de la Pêche, septembre 2009 (téléchargeable sur : <http://agriculture.gouv.fr/sections/publications/rapports/pauvrete-precarite/view>).

BIRH A., PFEFFERKORN R., *Le système des inégalités*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2008.

BOSC S., *Stratification et classes sociales. La société française en mutation*, Armand Colin, Paris, 2008 (6^e édition).

BOUFFARTIGUES P. (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations conflits*, La Dispute, Paris, 2004.

Cahiers français, « La société française et ses fractures », n° 314, mai-juin 2003.

CHOPART J.-N., MARTIN C., *Que reste-t-il des classes sociales ?*, ENSP, coll. « Lien social et politiques », Rennes, 2004.

LAGRANGE H. (dir.), *L'épreuve des inégalités*, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », Paris, 2006.

MAURIN L., SAVIDAN P. (dir.), *L'état des inégalités en France 2009*, Belin/Observatoire des inégalités, Paris, 2008.

PEUGNY C., *Le déclassement*, Grasset, Paris, 2009.

WAGNER A.-C., *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2008.